

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 32 [i.e. 33]

Artikel: Lausanne, 10 août 1878
Autor: L.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 10 Août 1878.

Comme tout passe et disparaît ! Combien de choses naissantes aujourd'hui, sublimes à nos yeux, seront demain trouvées ridicules et disparaîtront dans le gouffre de l'éternité ! C'est surtout dans le domaine de la mode et plus spécialement encore dans le militarisme, que l'on voit naître et disparaître avec une rapidité vertigineuse. L'art de tuer son prochain est en effet celui qui est le plus en vogue aujourd'hui et il semblerait, à voir l'ardeur et l'acharnement que mettent nos militairomanes à raffiner les instruments de guerre, que l'homme ait été créé dans l'unique but de détruire. On passe de modifications en modifications avec une telle vitesse que le soldat ne peut suivre ces changements et que le milicien d'aujourd'hui ne peut déjà plus s'entendre avec celui d'hier ; leurs armes et leurs équipements n'ont plus qu'un semblant d'analogie entre eux.

Nous ne parlerons pas des armes qui, depuis le fusil à silex, abandonné en 1840, ont subi des modifications et des changements continuels ; mais combien nous avons vu passer d'uniformes divers, depuis 30 ans seulement ! Que de képis ont succédé au schako majestueux et traditionnel ! Que de transformations apportées à l'équipement depuis cette époque, toute récente, où l'on n'était soldat qu'à la condition de porter l'habit à pans, sur lequel s'étaient fièrement, à côté de ces colifichets qui font la gloire du soldat, les épaulettes et la croisée blanche. Aujourd'hui, l'élégante coiffure fédérale et la gracieuse tunique à martingale ont remplacé tout cela, ce dont chacun a l'air d'être satisfait.

Il est vrai que nous sommes maintenant arrivés au pinacle de la perfection, puisqu'un colonel a trouvé, l'année dernière, le moyen infailible d'éviter qu'il nous manque jamais un bouton de guêtre : ce moyen, c'est la suppression des guêtres.

Autrefois, on pensait que l'uniforme était pour quelque chose dans le goût du soldat ; aujourd'hui, que celui-ci ne doit pas avoir de goût, cette croyance a naturellement passé de mode. Autrefois, on considérait comme un honneur d'être milicien et on entretenait le soldat-citoyen dans ces sentiments en le rehaussant de toutes manières aux yeux de la société qu'il était appelé à défendre ; aujourd'hui,

on fait exactement le contraire et on insinue au citoyen que, dans ce siècle d'argent, il est de meilleur patriotisme de grossir le budget en payant l'impôt militaire que d'endosser le charmant harnais que taille le coupeur en chef de la Confédération. Autrefois, une musique militaire égayait la rude vie des camps, et le soldat faisait alors des marches forcées, de longues étapes, aux sons harmonieux d'une bonne fanfare ; aujourd'hui, on a supprimé toute musique, parce qu'il faut habituer le soldat au silence morne et triste et au sombre aspect de la mort. Il est vrai qu'il ne sait plus marcher, mais les chemins de fer ne sont-ils pas là ?

C'est égal, malgré les exigences modernes, nous nous prenons à regretter la musique et, avouons-le, nous n'étions pas plus mauvais soldats lorsque, le soir d'une journée laborieusement remplie, une bonne fanfare nous régalaient de ces morceaux favoris comme l'*Entrée des porcs-épics à Ouchy*, la *Montée de Chigny* ou la *Rebatta de Bétécu*. Point de ces cris de corbeaux enroutés auxquels succède bientôt ce morne abattement réglementaire que l'on constate aujourd'hui dans les camps.

Et ces grandes revues où la musique Hoffmann ou celle de Betz remplissait de joie soldats, femmes et enfants ; ces fêtes populaires traditionnelles où la jeunesse puisait un patriotisme inaltérable, où l'on rappelait que l'amour de la patrie et l'union de tous, civils et militaires, faisaient seuls la force de notre petit pays ; ces réunions ont passé de mode et les musiques militaires en sont mortes de regret. Oui, mortes et ensevelies ! L'arsenal de Morges est le cimetière où reposent côte à côte les vieilles clarinettes de Betz et d'Hoffmann, auprès de l'ophicléide de Clio-clio et du chapeau chinois de von Auw. *Requiescat in pace !*

Peut-être, au jour de la résurrection, ces morts se réveilleront-ils ?

En attendant, et tandis que nos hautes autorités militaires jugent que l'harmonie est aussi inutile à l'armée en temps de paix qu'au moment de l'action et du feu, le corps des pompiers de Lausanne déclare qu'il est impossible d'aller au feu sans musique et fonde la *Fanfare des pompiers*.

Heureux mortels, qui vont posséder un corps de musique de 40 hommes, équipé et organisé militairement, et qui les suivra au feu au moindre signal de leur chef !

L'article 1^{er} des règlements dit, en effet, que cette fanfare devra assister à tous les incendies où l'appellera le commandant du feu, lequel devra, toutefois, prévenir le chef de musique, autant que possible, quinze jours à l'avance.

Nos félicitations au corps des pompiers de Lausanne.
L. D.

La chaleur a été, paraît-il, excessive aux Etats-Unis pendant le courant de juillet. Le 13, entre 9 et 4 heures, le thermomètre a marqué plus de 50 degrés à l'ombre; ce jour-là et les jours suivants, de nombreuses personnes y sont mortes d'insolation.

Nos contrées jouissent aussi depuis quelques semaines d'une température assez élevée, qui fait sourire nos coteaux de vignes et met dans la bouche de toutes les personnes qui s'abordent cette éternelle exclamation : Dieu qu'il fait chaud !

Dieu, qu'il fait chaud ! a maintenant tout remplacé, même le bonjour de l'arrivée et l'adieu du départ. On dirait que le mot *chaud* supplée actuellement à tous ceux du dictionnaire. Du reste, à part la circonstance qui a mis ce mot si fort à la mode, il n'est peut-être pas dans notre langue d'expression que l'on ait honoré de plus de faveur et dont on ait fait des applications plus diverses.

Votre vin a-t-il du corps, de la finesse et du bouquet, vous en faites l'éloge d'un mot; vous dites voilà un vin *chaud*, quoique vous ayez soin de le boire aussi frais que possible.

Votre ami est-il prompt et susceptible de s'emporter facilement, vous dites de lui qu'il a le tempérament *chaud*, la tête *chaude*. Est-il ardent, zélé, passionné dans ses opinions, vous le qualifiez de *chaud* partisan ou de *chaud* patriote.

Le style d'un livre vous paraît-il vif, animé, plein de mouvement et de vie ? vous n'hésitez pas à l'appeler un style *chaud*.

Quelqu'un a-t-il en votre présence rendu un souflet aussitôt l'avoir reçu, vous dites qu'il l'a rendu tout *chaud*, et si une action vive quelconque, pugilat ou duel, s'en est suivie, vous la caractérisez en disant que l'action a été *chaude*.

Voulez-vous stimuler quelqu'un, l'engager à saisir une occasion favorable à pousser activement une affaire quand elle est en voie de réussir, vous résumez vos conseils dans ce proverbe si connu et si vrai : *il faut battre le fer pendant qu'il est chaud*.

Avez-vous à faire l'éloge d'un peintre qui joint l'éclat à la vigueur, qui a des effets énergiques, vous dites qu'il a le ton *chaud*, la couleur *chaude* et de *chauds* effets.

Un indiscret a-t-il trahi un secret sitôt l'avoir appris, vous le stigmatisez en disant qu'il n'a eu rien de plus *chaud* que d'aller répéter ce qu'il aurait dû taire.

Une personne ne vous inspire-t-elle aucun intérêt et n'éprouvez-vous pour elle que de l'indifférence, vous l'exprimez en disant :

Je n'ai jamais senti ni froid ni *chaud* pour vous.

Loue-t-elle et blâme-t-elle tour à tour, passe-t-elle d'un avis à un autre avis directement opposé, vous ajoutez avec La Fontaine :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le *chaud* et le froid !

Tenue de la femme dans la rue.

Il ne suffit pas d'être une femme bien élevée, sachant vivre et se conduire avec tact et sagesse dans toutes les circonstances de la vie; il faut encore avoir partout et en toutes occasions la tenue qui peut, dès l'abord, donner de soi cette opinion.

Je connais bon nombre de femmes et de jeunes filles, très honnêtes, très vertueuses et parfaitement élevées à tous autres égards, et qui, par leur façon de s'habiller, de parler, de marcher, peuvent faire porter sur elles, à première vue, un jugement défavorable.

Elles parlent haut, rient fort, portent les cheveux en broussaille, des robes à effet criard, font assez de bruit partout où elles sont, pour que l'attention se porte à l'instant sur elles, toutes choses qui sont absolument incompatibles avec les allures de la femme véritablement comme il faut.

Celle-ci, au contraire, n'a qu'un objectif : passer inaperçue partout où elle se trouve, et qu'une prétention : plaire au petit nombre de ceux qu'attirent vers elle des affinités d'impressions ou d'éducation. Elle évite le tapage, le bruit dans ses façons d'être et tout ce qui peut attirer l'attention du vulgaire, dans ses vêtements, en un mot dans toute sa personne.

C'est surtout dans la rue qu'elle met le plus grand soin à ne pas se faire remarquer; ses robes sont simples de forme, modestes de couleur. L'hiver, le noir et les couleurs foncées font tous les frais de ses toilettes de course, de promenade et même de visite. Ses chapeaux affectent des formes sans excentricité. Elle marche assez vite, sans se retourner, sans stationner longuement aux vitrines des magasins. Si elle rencontre une femme de sa connaissance, elle ne parle pas tout haut, ni ne rit aux éclats, toutes choses parfaitement ridicules dans la rue. On répond au salut adressé par un homme par un salut gracieux, mais ne marquant aucun empressement, et on ne s'arrête pour causer avec lui que s'il est d'un certain âge et s'il fait partie de son intimité. Une jeune fille, accompagnée d'une femme de chambre, ne doit jamais permettre à un homme de lui serrer la main et de causer avec elle au milieu de la rue.

Il n'est pas moins important d'avoir une bonne tenue dans le monde, en visite, en soirée ou au bal. Les airs évaporés, les façons dégagées, le verbe haut, peuvent procurer un certain succès auprès des hommes et des femmes ayant les mêmes allures, mais seront toujours sévèrement blâmés par les seules personnes de l'opinion de qui on doit se soucier. Tandis qu'un air simple, sans modestie exagérée, ni fausse timidité, l'aplomb calme et discret que